

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

ART ANCESTRAL DU GABON

Dans le domaine de l'art, le Gabon est l'un des pays d'Afrique les plus réputés. Les statues, masques et autres objets n'ont cessé de fasciner d'abord les navigateurs puis plus tard au début du XX^e siècle, les artistes et collectionneurs occidentaux.

Pays équatorial de la frange atlantique de l'Afrique, le Gabon se divise sommairement en plusieurs grandes régions stylistiques :

- Au nord du fleuve Ogooué, le pays Fang qui s'étend pratiquement jusqu'au sud du Cameroun. Les Fang, valeureux guerriers et habiles sculpteurs, ont pratiquement été dépossédés de leurs traditions ancestrales dans le premier quart du XX^e siècle. Ils disposaient de sociétés initiatiques pour les hommes, de masques de différents types suivant le rituel à accomplir. Ils accordaient surtout une attention particulière au culte des « grands ancêtres » dont ils conservaient quelques ossements dans des boîtes circulaires d'écorce surmontées soit d'une statuette anthropomorphe en bois, soit d'une tête humaine en bois également. Ces représentations n'étaient pas des portraits de défunts mais elles les symbolisaient.

- Dans l'est du pays, zone frontière avec la République du Congo, on trouve au nord les Kwele qui ne fabriquaient que des masques, devenus extrêmement rares en raison de leur abandon à la fin du XIX^e siècle ; et plus au sud, les peuples Kota-Mahongwe, qui se sont rendus célèbres par leurs reliquaires à ossements, des paniers sur lesquels étaient plantés des visages humains plats taillés dans le bois et recouverts de plaque de cuivre et de laiton, supportés par un long cou circulaire et une sorte de losange ajouré servant à la fixation dans le panier.

- Au sud du fleuve Ogooué, dans les montagnes centrales du pays, habitent les groupes Vuvi-Tsogho. Ils portent des masques plats, recouverts de kaolin, aux sourcils arqués et possèdent eux aussi des reliquaires à ossements sur lesquels sont plantés soit des têtes en bois, soit des bustes représentant des personnages aux yeux plaqués de métal. Ces figures de reliquaire sont beaucoup plus rares que celles des Fang, même si celles-ci sont plus appréciées sur le marché de l'art.

- Au sud-ouest et depuis la région côtière, les groupes Punu-Lumbo ont produit les masques blancs, souriants, aux yeux bridés bien connus. De cette région proviennent quelques rares soufflets de forgeron, terminés par une tête humaine.

Aujourd'hui, si certains cultes subsistent (chez les Tsogho et les Vuvi), les sculptures traditionnelles anciennes ont quitté depuis longtemps le pays. À Libreville, un musée a été fondé pour tenter de conserver quelques-uns de ces témoignages du passé, victimes des termites autant que du zèle des missionnaires.

Figures de reliquaire

Dès le début du XX^e siècle, ces objets sacrés furent remarqués pour leur beauté et devinrent ainsi les muses des premiers découvreurs de l'art africain comme Jacob Epstein ou André Derain, ces artistes de l'avant-garde que côtoyaient Josef Mueller et Charles Ratton. Elles occupent désormais une place majeure dans l'histoire de l'art universelle.

D'origine fang (inv. 1019-86 et 1019-5), mbete, kota (inv. 1019-4 F) ou sangu (inv. 1019-65), ces figures de reliquaires anthropomorphes nous content la vénération des ancêtres. Leur invocation était ainsi rendue tangible par la médiation de ces précieuses effigies de bois et de métal.

Commémorer les ancêtres, préserver leurs reliques, cette évidence fut artistiquement interprétée de différentes manières par les peuples d'Afrique équatoriale. Ainsi la figure féminine fang mabea (inv. 1019-5), autrefois gardienne d'un reliquaire d'écorce, dialogue, au sein de la collection, avec la grande statue mbete (inv. 1019-86), dont le dos offrit jadis un secret refuge aux ossements ancestraux. Parée de tresses, luisant encore des dernières libations dont elle fut honorée, la tête de reliquaire fang (inv. 1019-13A) au regard clouté donne, elle, la réplique aux effigies stylisées kota (inv. 1019-4 F) et sangu (inv. 1019-65). Ces âmes de bois habillées de lamelles de métaux précieux veillaient aux reliques glissées en leur sein, attachées à leur cou ou bien placées dans un panier.



Inv. 1019-13 A



Inv. 1019-86



Inv. 1019-4 F



Inv. 1019-65



Inv. 1019-5

Le masque *beete kwele* : une icône



Inv. 1019-80

Exposé dès 1931 par Charles Ratton puis en 1935 au prestigieux Museum of Modern Art de New York parmi les « révélations de l'art nègre », ce masque appartient jadis à la collection du poète roumain Tristan Tzara, l'un des membres fondateurs du dadaïsme – mouvement artistique révolutionnaire qui s'intéressait aux formes élémentaires ou primitives de paroles et de gestes. On conçoit ainsi aisément l'attrait exercé par cette œuvre très aboutie, proche d'une certaine perfection formelle, sur son célèbre détenteur.

Le « masque Tzara » de la collection du musée Barbier-Mueller (inv. 1019-80) présente un format compact. Un large contour noir délimite le cœur, ce visage concave d'une blancheur dense, d'où saillissent les croissants du regard et le fort triangle du nez. La symétrie idéale de la composition est soulignée par cet épais trait vertical qui joint la base du menton à l'arête du nez.

Cet exemplaire est un digne représentant de la famille des masques *beete* du type *pebood*. Les sculpteurs kwele leur ont fait don de ce graphisme si particulier, caractérisé par un visage adoptant toujours la forme d'un cœur, placé au centre d'une composition qui, elle, peut varier.

Les *pebood*, parmi d'autres masques en silhouette (**inv. 1019-49, 1019-15**), sont utilisés en pays Kwele dans le cadre du rite connu sous le nom de *beete*. Ce dernier se déroule périodiquement afin de soulager les tensions sociales au sein d'une communauté et de renforcer le sentiment de solidarité parmi ses membres.



Inv. 1019-49



Inv. 1019-15